

Permanence et bifurcations du « sentiment nationaliste » ivoirien

Proposition pour la conférence de Dakar

Aghi Auguste BAH

Maître-assistant,

CERCOM, Univ. de Cocody, BP V 34 Abidjan,

Tel: (225) 22 44 30 31

Adresse personnelle: 25 BP 1707 Abidjan 25,

Tel: (225) 05 64 44 84 ;

Courriel: bahi_aghi@yahoo.fr

Depuis près d'une décennie, le débat identitaire semble occuper les devants de la scène politique. Le regain des tensions politiques dues aux luttes pour la conservation ou la conquête du pouvoir d'Etat a intensifié ce débat identitaire à tel point que B. Scheuer dans son fameux film documentaire sur la Côte d'Ivoire (2001) a pu parler du pays comme d'une poudrière identitaire. L'exacerbation de la crise a fait surgir, au moment paroxystique de la guerre civile, un sursaut national alimenté par un « sentiment nationaliste ». Ce sentiment nationaliste fait-il surface en Côte d'Ivoire ou correspond-il à une permanence dans la politique moderne ivoirienne ? Cette question est importante en Côte d'Ivoire en ce sens qu'à l'heure du mouvement implacable de la globalisation, l'idéal panafricain, qui doit aussi être pensé en termes de définition de l'identité africaine, peut être contrarié par des dérives identitaires mues par des velléités nationalistes particularistes et isolationnistes. Dans cette Afrique en proie aux conflits de toutes sortes, un « sentiment nationaliste » est-il en contradiction avec l'idéal panafricain ?

Le nationalisme peut être appréhendé comme le résultat de l'action de l'idéologie politique, et notamment de sa réinvention d'une communauté utopique, sur l'imaginaire social. Dès lors, le « sentiment nationaliste » peut être saisi comme un désarroi face à l'effondrement de cette communauté imaginaire ou au contraire un enthousiasme provoqué par la réalisation même partielle de ce rêve. Force est alors de reconnaître une certaine permanence du sentiment nationaliste ivoirien au moins depuis le parti unique. Ce sentiment nationaliste, alors « politiquement correct » qui a exalté le sentiment de fierté de l'ivoirien, pendant plus de trente ans, reposait sur le succès économique : « miracle économique », « poids lourd de l'UEMOA », « vitrine de l'Afrique de l'Ouest », « pays où il fait bon vivre », « terre d'accueil », « havre de paix », « le seul pays où il n'y a pas de coups d'Etats » etc. en bref « nous sommes les meilleurs ». Cependant que du pays profond la grogne sourdait, dissimulée, tue ou réprimée de quelque manière par le parti unique. Quelques exemples de la littérature africaine donnent un aperçu de ce sentiment nationaliste vu du point de vue d'un étranger vivant en Côte d'Ivoire : *Le retour au village* de Kolin Noaga (1978) ou *Un attiéké pour Elgass* de Tierno Monémbo (1993) par exemple. Ils sont passés inaperçus. L'efficacité du discours politique, reposant sur une métaphore d'identité, obtient en retour un écho identitaire populaire dont la xénophobie n'est qu'une des manifestations. Mais cet écho n'a pas partout le même retentissement.

En réalité, « la définition politiquement dominante du « peuple ivoirien » auparavant fondée sur l'allochtonie, conformément à la volonté politique de donner du pays l'image

d'une société hospitalière et intégrant l'étranger, s'efface au profit d'une définition qui privilégie l'autochtonie » (Gnabéli, 2002 : 162). Cette distinction entre étranger et ivoirien, restée sans importance jusqu'en 1990, devient centrale dans les rapports sociaux et l'imaginaire social, et la promotion des différentes définitions de l'ivoirien et de l'étranger est riviée aux luttes internes pour obtenir et légitimer le pouvoir politique. La permanence du discours des meilleurs alimente l'actuel sentiment nationaliste à la différence que le spectre ethnonationaliste le guette et le rend politiquement infréquentable. Dangereusement clivé, actionné par les acteurs politiques, la bifurcation ethnicisante du nationalisme, au cœur de la lutte pour la conquête ou la sauvegarde du pouvoir d'Etat, est à même de compromettre une réflexion sereine sur l'intégration des nationalités à une vision panafricaine qui dès lors ressemble à une lointaine utopie. En effet, comment penser l'articulation entre nationalités et idéal panafricain, entre nationalismes et panafricanisme ? Le panafricanisme signifierait-il une négation idéologique de la nationalité, (quand la nationalité elle-même ne signifie pas une dilution symbolique de l'ethnicité) ? Comment évoquer les problèmes identitaires de l'Afrique sans courir le risque de passer pour un « dystopiste » rompu à la cause néocolonialiste ? Comment songer à une intégration panafricaine dans un pays empêtré dans ses bévues ethnicistes ? Comment imaginer un élargissement d'échelle qui signifierait *ipso facto* une démultiplication et une amplification de ces mêmes problèmes ?

Date de réception : 27/08/03

Fichier : Aghi_Auguste_Bahi.doc